

Étienne RABAUD

Maître de conférences à la Sorbonne

(1908)

Le génie et les théories de M. Lombroso

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Étienne RABAUD
[Maître de conférences à la Sorbonne]

Le génie et les théories de M. Lombroso.

Paris : Mercure de France, 1908, 79 pp. Collection : Les hommes et les idées.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

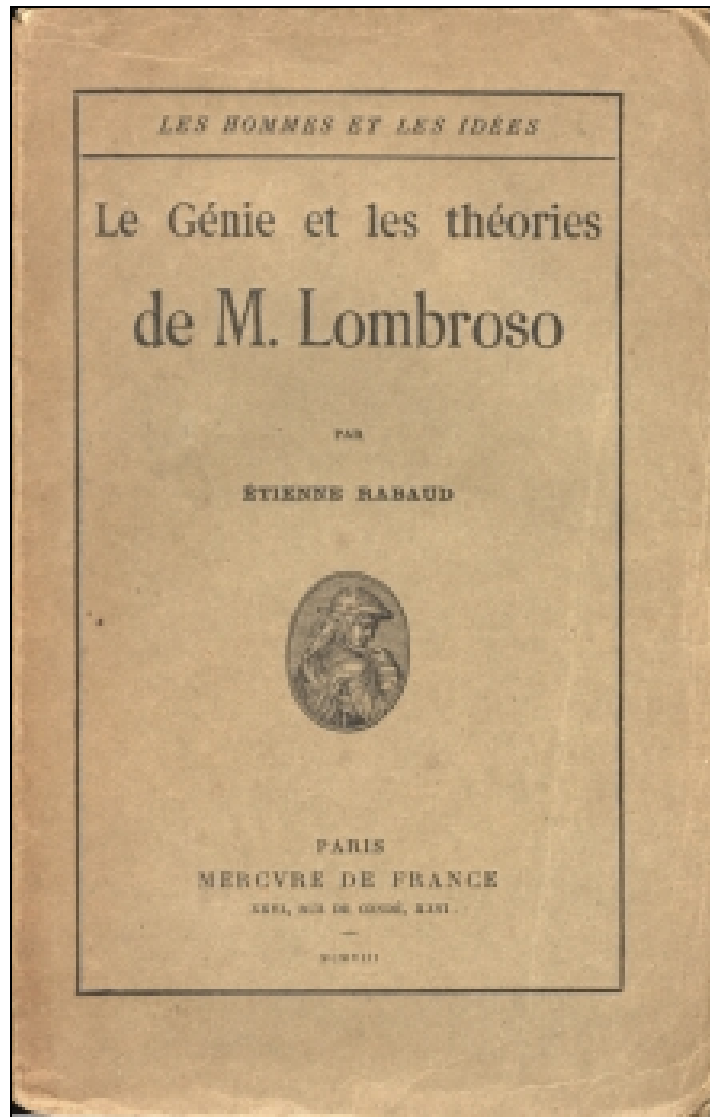
Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 14 septembre 2006 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Étienne RABAUD
[Maître de conférences à la Sorbonne]

Le génie et les théories de M. Lombroso.



Paris : Mercure de France, 1908, 79 pp. Collection : Les hommes et les idées.

Je voudrais remercier M. **Philippe Combessie**, sociologue, professeur des universités au département de sociologie de l'Université de Paris X – Nanterre, de nous avoir prêté son exemplaire personnel de ce livre de M. Rabaud.

M. Combessie m'a proposé de nous prêter quelques-uns de ses trésors provenant de sa propre bibliothèque. Vous pensez bien que je n'ai pu résister à cette proposition.

Sans ce prêt personnel, nous n'aurions pu produire une édition numérique de ce livre, celui-ci étant d'une extrême rareté.

Nous remercions [M. Combessie](#) de sa confiance en nous et de sa précieuse aide.

Avec toute notre gratitude,

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Président-directeur général,
Les Classiques des sciences sociales,
Un organisme à but non lucratif.



Courriel du professeur Combessie : ph.com@laposte.net

Table des matières

Remerciement à M. Philippe Combessie

[Préface](#)

- Chapitre I. [Les idées de Moreau, de Tours](#)
- Chapitre II. [M. Lombroso et la théorie de J. Moreau](#)
- Chapitre III. [La méthode](#)
- Chapitre IV. [Signes extérieurs de dégénérescence](#)
- Chapitre V. [La folie dans le génie](#)
- Chapitre VI. [Le génie dans la folie](#)
- Chapitre VII. [Le génie et la loi du balancement organique](#)
- Chapitre VIII. [Qu'est-ce que le génie ?](#)

Préface

[Retour à la table des matières](#)

Depuis les temps les plus anciens, la question du génie a préoccupé les penseurs ; mais les tentatives pour en discerner l'origine et la nature ne remontent guère au delà de la seconde moitié du XIXe siècle.

Quelques psychologues, écrivains plus brillants que pénétrants, se sont livrés, autour du sujet, à des variations littéraires agréables et sans danger. « Le génie, c'est la vie ! » écrit l'un d'eux ; et il va répétant : le génie, c'est la vie ! comme si ces mots donnaient la clef du phénomène. L'illusion ne dure pas ; se prolongerait-elle qu'elle serait inoffensive et n'entraverait aucunement l'analyse méthodique des faits que l'on pourrait ingénument croire dissimulés sous cette formule à l'aspect synthétique.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre I

Les idées de Moreau, de Tours

[Retour à la table des matières](#)

Le verbalisme devient un mal, et d'une extrême gravité, lorsqu'il s'enveloppe d'un appareil soi-disant scientifique, lorsque les mots paraissent prendre un appui sur les choses. Un aliéniste crut découvrir, un jour, les causes du génie dans les phénomènes morbides qui précèdent ou accompagnent les maladies mentales. La découverte parut séduisante ; son auteur, Moreau, de Tours ¹, le présentait avec habileté, quoique sans style ; il montrait des ressemblances entre le fou et le génial. Et ces ressemblances furent assez frappantes pour que l'on négligeât complètement de s'assurer de leur réalité. On ne s'avisa point qu'elles consistaient presque exclusivement à nommer du même mot des phénomènes différents, vaguement similaires dans leur apparence superficielle. Du moment qu'il s'agissait de surexcitation cérébrale, il devenait inutile de rechercher des détails oiseux et des faits précis qui auraient pu mettre en relief des différences fondamentales.

¹ J. Moreau, de Tours. *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire, ou de l'influence des névropathies sur le dynamisme intellectuel*. Paris, Masson, 1859.

Moreau, de Tours, fut très probablement la première victime du mot ; il construisit son système avec la plus entière bonne foi, avec la conviction profonde d'avoir résolu la question. Il ne s'embarrassait point d'une analyse trop poussée. Les connaissances de l'époque, aussi bien que l'enthousiasme déterminé chez lui-même par ce lumineux rapprochement, ne lui permettaient guère de pénétrer très à fond. Moreau s'est imaginé que les états névropathiques sous toutes leurs formes, idiotie, délire, épilepsie, hystérie, folie furieuse, stupeur, résultent d'une exaltation des « propriétés vitales ». Et cette locution, « propriétés vitales », lui paraissant insuffisamment précise et claire, Moreau l'explique par une « expression moins vague et moins hypothétique : excès de vie ».

La démonstration de cette sorte de théorème médical manque essentiellement de rigueur ; elle repose uniquement sur l'existence de phénomènes d'excitation fréquents chez les aliénés. L'analyse de ces phénomènes n'est pas étendue, leur contenu n'est pas soupçonné, c'est une constatation pure et simple, et l'on admet, par préterition, que le même mot désigne toujours la même chose.

Le terme de névropathie ne représente pas davantage une idée précise. Ce terme s'applique à une notion extrêmement vague, ayant quelque ressemblance avec la dégénérescence de Morel, mais très inférieure à cette dernière ; inférieure même à la « maladie » de Prosper Lucas. Et si l'on osait donner de ce point de vue la caractéristique qui lui convient, on dirait assurément qu'il confine à la puérité. Veut-on savoir, par exemple, comment la stupeur est un indice, et le plus sûr, de l'excès de vitalité ? c'est que cet excès même, qui a existé au début, « a fini par rompre les rouages de la machine » et détermine l'affaïssissement.

On aurait certainement scrupule à prendre au sérieux et à discuter ces pauvretés, si elles n'avaient laissé une trace profonde dans les conceptions actuelles, si elles n'étaient la base de tout un système sur l'origine et la nature du génie. J'ai nommé la système échafaudé par M. Lombroso.

Par quel détour subtil l'excitation et la stupeur se relient-elles au génie ? et comment le génie devient-il un état morbide ? La difficulté

n'est pas aussi grande que l'on pourrait croire. Il suffit de négliger complètement toute étude psychologique concernant le génie lui-même ; d'omettre complètement la plus simple définition. Puis on établit un raisonnement a priori sur les conséquences d'un état névropathique que nul n'a songé à examiner de près. On aboutit alors à l'explication qui vaut d'être citée en entier :

« L'état névropathique apporte nécessairement avec lui un nouvel élément de vie, imprime une impulsion inaccoutumée au jeu des organes ou appareils organiques spécialement chargés des manifestations nerveuses ; d'où inactivité de l'âme lorsque l'appareil intellectuel est plus particulièrement affecté ². » « Qui dit folie, ajoute-t-il plus loin, dit suractivité mentale, et par suite tantôt désagrégation, incohérence des idées (état maniaque) ; ou bien cohésion anormale de ces mêmes idées (monomanie) ³. »

On le voit, il suffit de s'entendre et d'admettre que la folie consiste en une suractivité mentale. Mais pour peu que l'on cherche à comprendre le sens d'une pareille affirmation, on discerne aussitôt que tout se réduit à une confusion dans les mots. Sans aucun doute, « suractivité » et « surexcitation » deviennent, sous la plume de Moreau, deux termes synonymes, et l'auteur, se prenant à sa propre erreur, oubliant le sens de « surexcitation », ne voit plus que celui de « suractivité ». Il oublie que, d'un côté, c'est l'agitation plus ou moins incohérente, beaucoup plus motrice qu'intellectuelle, que de l'autre c'est l'action se donnant cours avec plus ou moins de force, mais cohérente, calme et réfléchi. Loin d'être synonymes, les deux termes sont contradictoires et il ne suffit point de les mettre au superlatif pour déterminer leur convergence. Toute la critique du système gît dans la simple remarque de cette confusion, car de cette confusion dérive le système entier. Par là s'explique bien que génie et folie aient une origine commune. Le génie, pour Moreau, est une monomanie, une forme de délire, un délire cohérent et créateur. Mais le génie n'est pas la raison. Celle-ci ne s'obtient qu'en « amoindrissant la suractivité, en brisant la cohésion ; il

² P. 304.

³ P. 386.

y a à retrancher, à modifier ; pour substituer la raison au délire, il n'y a pas à ajouter ⁴ ».

Moreau insiste longuement sur ce fait que le génie et la folie se confondent dans l'inspiration, appuyant son dire sur des rapprochements toujours inattendus. Mais s'ils se confondent par certains points, ce n'est pas à dire qu'il y ait identité absolue ; le génie est un aspect spécial de la folie. La « surexcitation ou accroissement de la vitalité » est leur fond commun, elle « constitue en quelque sorte la nature de la prédisposition héréditaire ; elle est la première période de la maladie ⁵ ». La surexcitation provoque des idées plus nombreuses, des conceptions plus rapides ; elle donne à l'imagination plus de spontanéité, plus d'originalité à la pensée, de l'imprévu et de la variété à l'association des idées, de la vivacité aux souvenirs.

L'étrange confusion dans laquelle tombe l'auteur s'étale ici dans toute son ampleur. Chacune de ces propriétés données à la surexcitation jure de se rencontrer avec elle. Je n'y insiste pas davantage, car j'aurai l'occasion d'y revenir en examinant en détail la théorie de M. Lombroso. Ce qu'il faut surtout retenir dans cet exposé, c'est l'introduction de la notion de « prédisposition ». Sur ce point, Moreau se rencontre avec Morelet avec Prosper Lucas, ses contemporains. La « prédisposition héréditaire » est un aspect de la dégénérescence de Morel. Quoique exprimée avec moins de force et développée avec infiniment moins de talent, on ne peut pas ne pas reconnaître, sous un autre nom, une notion du même ordre. L'identité, d'ailleurs, s'est imposée d'elle-même par la suite, et nous voyons aujourd'hui que, pour nombre d'aliénistes, *prédisposé* est devenu synonyme de *dégénéré*.

Quel rôle joue cette prédisposition dans la genèse du génie ? C'est ce que Moreau ne dit pas ; il ne dit pas davantage son rôle dans la genèse de la folie. Il se contente d'indiquer quelle est, d'après lui, la nature de cette prédisposition. Il la considère comme une « condition organique » ; elle fait donc partie intégrante de l'individu, probablement de sa constitution anatomique. Nul n'est surexcitable s'il n'est prédisposé ; nul ne peut être atteint de folie ou de génie s'il n'est su-

⁴ P. 386.

⁵ P. 397.

rexcitable. Cependant cette condition organique ne semble pas renfermer en elle-même le sens de son évolution subséquente ; elle est nécessaire, mais elle n'est pas suffisante ; selon toute vraisemblance, l'« accroissement de vitalité » peut rester latent s'il n'intervient aucun facteur nouveau, du moins lorsque l'évolution aboutit au génie. Si la « condition organique » suffisait, dit Moreau, les excitants cérébraux permettraient à eux seuls de déterminer le génie. En somme, il reste une *inconnue* à dégager, il faut des « qualités intrinsèques » qui sont l'essence même de l'organisation. « Sous ces réserves, ajoute naïvement Moreau, les troubles cérébraux sont une condition héréditaire propre aux qualités intellectuelles ⁶. »

La contradiction se montre ici sans voiles. Si l'on désire accorder un sens aux mots, on doit se demander où siègent les « conditions organiques » et où siègent les « qualités intrinsèques ». Peut-être, avec quelque bienveillance, arriverait-on à trouver une explication que l'auteur n'a certainement pas conçue, mais, à prendre les textes en eux-mêmes, on est conduit à supposer que les « conditions » et les « qualités » ont un substratum commun, le cerveau. Et l'on se demande quelle différence existe entre les unes et les autres, quelle modification spéciale chacune d'elles fait subir au cerveau. Pousser les investigations trop loin dans ce sens serait évidemment dangereux, car, suivant toute certitude, l'auteur lui-même ne s'était point posé de pareilles questions. L'entrée en matière des « qualités intellectuelles » n'est qu'une restriction prudente de la part de Moreau, qui a senti d'une façon plus ou moins consciente à quelles conclusions abusives le conduisait sa thèse.

Restriction sans portée d'ailleurs et bientôt oubliée au profit de la *prédisposition*. Celle-ci est vraiment le fait essentiel. Le génie, en effet, n'est qu'une névrose ; mais « le mot névrose exprime simplement un état spécial du cerveau correspondant à cette disposition de la puissance intellectuelle qu'on nomme génie ⁷ ». « C'est un état semi-morbide du cerveau, véritable éréthisme nerveux ⁸. » Il est faux de dire

⁶ P. 398.

⁷ P. 465.

⁸ P. 465.

mens sana in corpore sano,

avec un esprit sain, il n'y a point de génie, puisque *esprit sain* est le contraire de *maladie mentale* ⁹.

Telle est la thèse de Moreau. On la discerne assez exactement sous le vague des mots pour que toute méprise à son sujet soit difficile. Elle repose entièrement sur une équivoque et se déroule en s'appuyant sur de vaines apparences. Elle méritait cependant d'être exposée en détails, car elle a fait fortune et son influence est encore grande. J'ai suffisamment indiqué, chemin faisant, quelle est sa véritable et faible portée.

Moreau, cependant, n'a pas voulu se contenter de dissertations de pathologie générale ; il s'est efforcé d'étayer son point de vue sur quelques preuves d'un autre ordre. Ces preuves, en vérité, sont d'une insigne pauvreté et ne présenteraient aucun intérêt si M. Lombroso ne les avait reprises et amplifiées sans mesure. Moreau remarque ou croit remarquer que la constitution d'un homme de génie est bien réellement la même que celle des idiots ¹⁰. Comme chez les idiots, on observe soit une précocité intellectuelle, soit, au contraire, un certain retard de développement de l'intelligence.

À un autre point de vue, on constate chez les hommes de génie des habitudes étranges, bizarres, empreintes d'un état morbide primitif ; ils ont des manies.

Tout cela ne signifie pas grand'chose. Il s'agit d'affirmations pures, reposant sur des on-dit, sur des faits biographiques sans authenticité, sur des interprétations ridicules. La méthode est extrêmement simple ; en veut-on un exemple ?

L'un des points communs aux aliénés et aux hommes de génie serait d'être atteints d'hallucination ; on en trouve aisément chez les premiers ; il faut en trouver également chez les seconds. Il suffit, pour

⁹ P. 468.

¹⁰ P. 478.

cela, de mettre un certain nombre d'hallucinations sur le compte du génie. Silvio Pellico fut, dit-on, sujet à hallucinations dans sa prison. Avait-il du génie ? Là n'est point la question et Moreau, de Tours, s'en soucie peu : l'essentiel est qu'étant un homme célèbre il eut des hallucinations : les relations du génie et de la folie ne font plus aucun doute, le reste est sans importance.

Est-il nécessaire d'insister sur les lacunes du raisonnement ?

Admettons que Silvio Pellico fut un homme de génie, cela supprime-t-il les circonstances importantes de sa vie ? Est-ce là la cause de son incarcération prolongée, des privations physiques et des souffrances morales qu'il subit ? Or, le cerveau le mieux équilibré ne résiste pas indéfiniment à un pareil régime ; tôt ou tard il faiblit, sans qu'il y ait à se préoccuper de savoir quel était l'état antérieur de ce cerveau.

Et c'est ainsi que naissent et se développent les théories médico-psychologiques. Le procédé manque peut-être de rigueur scientifique ; il n'est pas dépourvu d'ingéniosité, d'une ingéniosité simpliste et à la portée du premier venu ; il est fait pour séduire et convaincre qui-conque se contente de peu. La théorie de Moreau, de Tours, devait fatalement séduire ; elle a eu cette fortune. Mais le plus grand nombre de ses partisans s'est contenté de l'adopter sans essayer de se l'approprier.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre II

M. Lombroso et la théorie de J. Moreau

[Retour à la table des matières](#)

M. Lombroso, séduit lui aussi, pensa que l'idée de Moreau valait d'être exploitée, mais qu'il était préférable de l'exploiter en s'attribuant le mérite de la découverte. Un maquillage habile devenait donc nécessaire. Comme il avait lu les œuvres de Morel, il fit de l'homme de génie un *dégénéré* au lieu d'en faire un *prédisposé*, et il développa la prédisposition de Moreau sous le nom de dégénérescence, empruntant en outre à Morel la notion de *stigmates*.

Cependant la modification parut insuffisante. « Névrose » étant un terme un peu vague, M. Lombroso voulut le préciser ; il admit donc, sans autre preuve, que l'épilepsie constituait l'essence même de la névrose : le génie, sous sa plume, devint alors une forme de l'épilepsie. Et comme ce n'était point assez, qu'il était utile d'envelopper la thèse d'une apparence scientifique, M. Lombroso se découvrit anthropologiste ; il mensura des hommes dans tous les sens, au petit bonheur, et les mensurations lui furent d'une extrême utilité.

Ayant ainsi démarqué, pillé, mesuré, M. Lombroso proclame, comme s'il l'avait inventé, que le génie est une névrose, que le génie est de même essence que la folie. Il révèle au monde ces vérités importantes dans un gros volume dont plusieurs éditions se sont succédé ¹¹. Le malheur est qu'à l'heure actuelle ces vérités sont devenues aussi indiscutables que le postulat d'Euclide, et quiconque se pique de culture générale va répétant ces vérités universelles.

L'assimilation du génie à la démence n'est pas, cependant, sans choquer, au premier abord, un esprit non averti et qui juge par le simple bon sens. M. Lombroso lui-même nous dit les « sentiments d'horreur » qui l'ont assailli quand, pour la première fois, l'évidence commença à s'imposer à lui. Mais il importait de soutenir une thèse qu'il trouvait ingénieuse, d'appuyer sa renommée sur un paradoxe curieux..., et l'évidence fut telle qu'il fallut nécessairement s'y rendre. L'essentiel était de convaincre autrui : M. Lombroso sut accumuler des preuves irréfutables et gagner à la vérité le plus grand nombre de ses contemporains. Accablés sous la masse imposante des faits, ils ne songèrent point à en vérifier la qualité. Sauf quelques grincheux qui devinaient la fraude sans en préciser exactement la nature, on s'abandonna généralement à l'impression d'ensemble d'une thèse rigoureusement soutenue et victorieusement démontrée.

Peut-être le moment est-il venu de soumettre plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à une stricte analyse, la théorie de M. Lombroso. On reconnaîtra, chemin faisant, ses points de contact intime avec celle de Moreau, de Tours.

¹¹ Cesare Lombroso : *L'Homme de génie*, traduction française. Schleicher frères, 1904.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre III

La méthode

[Retour à la table des matières](#)

La théorie se résume ainsi :

Le génie est une forme de la dégénérescence. il s'agit donc de démontrer que les hommes de génie présentent des signes manifestes de dégénérescence ; qu'ils ont un certain nombre de caractères communs avec d'autres dégénérés, les fous en particulier. C'est bien exactement ce que M. Lombroso veut dire ; il n'a jamais prétendu, et il insiste sur ce point, que le génie soit une forme de folie. Nous pouvons lui donner acte de cette précision empruntée à Moreau, elle n'ajoute rien à la solidité de sa thèse.

On admet généralement que toute démonstration doit s'appuyer sur un terrain solide, en l'espèce sur des définitions claires s'appliquant étroitement à l'objet défini. M. Lombroso n'a pas pensé que cela fût nécessaire. Il néglige de nous dire sous une forme explicite ce qu'il entend par *génie* ; de l'ensemble des très nombreux exemples fournis, il ressort que le qualificatif de génial s'applique indistinctement à toutes sortes de formes intellectuelles et que le fait d'avoir produit une œuvre quelconque suffit pour entrer dans la catégorie des femmes ou

des hommes d'une supériorité hors de pair. On peut s'étonner d'un oubli aussi grave au début d'un ouvrage à prétentions scientifiques. Cet oubli n'est peut-être pas involontaire et nous en discernerons sans tarder la raison. Sans doute, le préfacier de la récente édition a voulu combler la lacune ; il ne pouvait rendre à son auteur un plus mauvais service, car le souci de la précision qui anime la préface souligne le souci contraire qui se manifeste dans le cours de l'ouvrage.

Si le génie n'est pas défini, la dégénérescence ne l'est pas davantage. Pas une ligne, pas un mot ne laisse soupçonner au lecteur non informé ce qu'il faut entendre par dégénéré. Nous apprenons bien que dégénérescence est, pour M. Lombroso, synonyme de régression ; mais cette « explication » purement verbale n'apporte avec elle aucune clarté. Au surplus, l'assimilation est inexacte, nous le verrons ; elle n'a d'autre intérêt que de fournir un argument nouveau à la thèse soutenue. Encore l'argument a-t-il pour résultat imprévu de marquer le défaut de définition préalable de la dégénérescence. Chacun peut ainsi prendre les mots dans le sens qui lui convient : c'est peut-être là l'origine cachée du succès prodigieux qui a favorisé les vues de M. Lombroso.

Cette incertitude, qui règne dès le début, a, tout au moins, le mérite de permettre le déroulement logique d'une « méthode » qu'on pourrait appeler *méthode de la précision de surface avec une imprécision fondamentale*. Elle consiste à masquer les déficits réels sous des précisions simulées. C'est ainsi que l'auteur affecte de distinguer le talent. Non pas qu'il essaye de caractériser l'un et l'autre ; il exprime simplement qu'entre, les deux existe une différence. Laissant au lecteur le soin de discerner cette différence, Lombroso ajoute que toute démarcation nette est rendue impossible par une série de passages gradués. Et sous le couvert de cette excuse, génie se confond avec célébrité ; avec moins encore, s'il se peut.

Tel est le caractère général de la « méthode » mise en oeuvre. Elle suffit pour juger de la valeur de l'œuvre. Il se pourrait, cependant, que les graves défauts mis en lumière tinssent simplement à une exposition malhabile. Il se pourrait que, parti en réalité d'idées précises deservies par une plume impuissante, l'auteur fit preuve de rigueur scientifique dans le détail des faits accumulés. Bien au contraire : aux

définitions absentes succède une documentation hâtive, partant superficielle, d'aventureuses assertions, des négligences étonnantes et, comme couronnement, la pétition de principes dans toute son ampleur.

Des exemples précis de ces vices rédhibitoires sont faciles à fournir ; ils ressortiront avec toute leur valeur si nous examinons, en procédant par ordre, les diverses « preuves » accumulées par M. Lombroso.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre IV

Signes extérieurs de dégénérescence

[Retour à la table des matières](#)

Les médecins reconnaissent un certain nombre de signes extérieurs qui seraient, d'après eux, la marque sensible d'une déchéance organique plus ou moins accusée. Ces signes sont en nombre infini ; la liste s'en allonge chaque jour, à tel point qu'il n'est pas un homme et peut-être pas un animal qui ne rentre dans la catégorie infiniment vague des dégénérés. A la vérité, ces signes n'ont par eux-mêmes aucune valeur réelle. Ils en ont moins encore, s'il est possible, dans le système de M. Lombroso. Celui-ci, en effet, procède de telle sorte que tout caractère physique rencontré chez un homme de génie ou *prétendu tel* devient aussitôt une tare dégénérative. Les exceptions sont parfois aussi nombreuses que la règle : mais cela n'est point un obstacle. Nous découvrons, par exemple, que la petite taille est un signe de dégénérescence. La liste des grands hommes petits est fort longue, d'autant plus qu'elle renferme des personnages de la plus haute antiquité, sur lesquels les renseignements ne sont peut-être pas très précis ; parmi les plus ré-

cents, il convient de relever Voltaire. Au surplus, on se demande pourquoi la faible stature marque une déchéance de l'individu ; si elle a une relation vraie avec le génie, ce n'est évidemment pas pour la raison que l'on nous donne.

D'ailleurs les exceptions arrivent aussitôt ; et, chose remarquable, elles sont constituées par des hommes très voisins de nous, voire même tout à fait contemporains : l'antiquité grecque ou latine ne fournit que très peu d'exemples. Ne serait-ce pas qu'à défaut d'indications positives M. Lombroso détourne en sa faveur les anciens ? ils avaient du génie, ils étaient donc petits. Une telle manière de faire cadrerait avec la documentation superficielle et hâtive qui se manifeste dès le début : Voltaire, qui était petit tout à l'heure, devient maintenant un homme de haute stature.

Je n'insisterais pas sur le rachitisme, autre signe de dégénérescence dont furent atteint trois ou quatre hommes vraiment supérieurs, s'il ne nous fournissait un bon exemple de la manière lombrosienne. Parmi les génies rachitiques, nous relevons Tyrtée : recueillir des documents scientifiques dans les poèmes 'antiques, cela suffit pour juger un auteur.

La Genèse est également une source d'indications bien contrôlées : parce que la Genèse affirme l'existence de Moïse et dit que Moïse fut bègue, cela suffit pour reconnaître dans le bégaiement une nouvelle tare dégénérative chez les hommes de génie.

Nous ne saurions prendre une à une « les preuves » ainsi amoncées. Il en est deux, cependant, qui mettent bien en valeur les procédés de recherche et la puissance critique de M. Lombroso.

La stérilité est fréquente, paraît-il, chez les grands hommes. Et voilà qui marque bien une déchéance organique majeure. Seulement, M. Lombroso ne s'est point attardé à rechercher les causes de cette stérilité. En admettant, ce qu'il faudrait encore démontrer, que tous les gens dont il parle aient ou aient eu un soupçon de génie, nous attendons vainement une enquête, l'ébauche d'une enquête. Il y eut des célibataires ; mais le célibat peut tenir à des facteurs sociaux purement individuels, avec lesquels le génie n'a rien à voir ; et, parmi les hommes ma-

riés, l'épouse joue parfois aussi, dans l'absence de progéniture, un rôle que l'on ne tente point d'éclaircir. D'ailleurs, ici comme toujours, les exceptions abondent, et si l'on faisait la somme des hommes supérieurs appartenant aux exceptions, on dépasserait sans doute le nombre de ceux qui suivent la règle établie a priori.

Un second caractère, d'une extrême importance, n'est pas moins significatif. C'est, dit-on, une marque évidente de dégénérescence que les enfants dégénérés ne ressemblent ni à leur père ni à leur mère. L'assertion vaudrait d'être soumise à une analyse réfléchie si, par les conséquences qu'il en tire, M. Lombroso n'en indiquait lui-même la médiocrité. Suivons, en effet, le raisonnement : de la dissemblance entre les enfants et les parents résulte que des enfants nés aux quatre points de l'univers offrent entre eux une ressemblance marquée. C'est la thèse de Morel, inventeur de la dégénérescence, pour qui les dégénérés formaient une race spéciale. Dès lors, les hommes de génie appartenant à cette race se ressemblent entre eux, ils ont perdu les caractères de leur race d'origine : Bismarck n'a point le type allemand, Darwin le type anglais, ni Bonaparte le type corse. Et si l'on compare les portraits de Napoléon à ceux de.... Jules César, on ne peut être que frappé par l'extrême ressemblance.

Est-il besoin d'ajouter qu'ici encore les exceptions viennent en foule ? Au surplus, c'est une vue sans consistance, qui se heurte aux faits précis.

Ainsi se poursuit l'application de la méthode dans la recherche des signes de dégénérescence : rapprochements superficiels, indications rapides et imprécises, documents incertains et contradictoires s'appliquant à la dégénérescence parce qu'ils appartiennent au génie, ou s'appliquant au génie parce qu'ils appartiennent à la dégénérescence. La lecture la plus attentive de l'ouvrage de M. Lombroso ne décèle aucune indication sérieuse donnant aux « stigmates » une signification quelconque relativement au génie.

Cependant M. Lombroso y tient spécialement ; et comme nul n'a pu voir dans son œuvre ce qu'il n'y a pas mis, M. Lombroso se plaint et se déclare incompris. Dans une lettre publiée par la *Revue scientifi-*

que ¹², il estime « quelque peu étrange que, 34 ans après la publication de ses travaux sur le crime et le génie, on trouve encore des savants qui n'en saisissent pas la véritable signification ». Ceci s'adresse à M. Le Double qui, dans un ouvrage sur la « Variation des os de la face », avait nié que les malformations physiques ont pour corollaires la folie ou le crime. L'aliéniste italien s'indigne ; il n'a jamais émis une pareille assertion. « Les malformations physiques ne sont pour moi que des signes *extérieurs*, et non des corollaires, et encore, pour que ces signes soient importants, il faut qu'il y en ait plusieurs réunis chez le même individu réalisant un type... Pour moi, les malformations physiques ne sont que des notes musicales dont il faut plusieurs pour faire un accord.

« S'il y a un nombre considérable d'anomalies même régressives (par exemple : fossette occipitale moyenne, os interpariétal, arcade sourcilière, duplicité de la tranche antérieure de la scissure sylvienne, chez les hommes de génie), et j'en ai, pour ma part, signalé bien d'autres encore, cela confirme mes conclusions, d'après lesquelles le génie est un effet fécond, merveilleux même, de la dégénérescence épileptique. »

Je passe sur la métaphore qui compare les stigmates à des notes musicales ; elle n'a que le défaut d'être dépourvue de sens. Ce qui est plus grave, c'est que la notion de l'accumulation des stigmates ne ressort pas des textes, pour cette excellente raison qu'elle n'y est pas et qu'elle ne peut y être. Les exemples choisis par M. Lombroso, en effet, sont des exemples de seconde main, si ce n'est pire ; ils ne résultent pas de l'observation directe. M. Lombroso est trop heureux quand il peut soupçonner *une* malformation quelconque chez un homme quelconque ; il la signale aussitôt sans s'attarder à en rechercher deux.

D'ailleurs, quelle importance cela pourrait-il avoir ? cela améliorerait-il sa méthode ? cela ferait-il qu'il ait d'abord recueilli des faits bien étudiés et qu'il soit parvenu, par eux, à une synthèse scientifique ? Rien ne serait changé ; les affirmations resteraient sans preuves et les rapprochements, puérils. Ce qui vaut pour une malformation vaudrait avec autant de force pour deux ou 'pour dix. Même s'il exis-

¹² 23 juin 1906.

tait un rapport quelconque entre les stigmates et l'état mental de celui qui en est porteur, on serait envahi par les doutes les plus violents après la lecture de *l'Homme de génie*. Or, ce rapport n'existe à aucun degré : la réalité des faits ne peut rien contre de vagues coïncidences. Pour que ces stigmates soient vraiment des stigmates, des signes extérieurs d'un état anatomique, il serait nécessaire qu'ils soient le produit direct ou indirect de cet état anatomique, qu'ils lui soient intimement liés par relation de cause à effet.

À cet égard, une première remarque s'impose : des stigmates se rencontrent chez les individus sains et normaux avec la même fréquence que chez les individus dégénérés, et inversement, fait plus significatif encore, un dégénéré n'est pas nécessairement affecté de stigmates ¹³. Je puis même affirmer que dans des cas où une maladie congénitale du système nerveux s'aggrave jusqu'à la disparition complète, la coexistence d'anomalies est un fait exceptionnel ¹⁴. Cela revient à dire que la dégénérescence pourrait exister sans se manifester par ses symptômes caractéristiques : ce serait un phénomène singulier.

Mais ce phénomène s'explique simplement par l'indépendance des anomalies physiques vis-à-vis du système nerveux central. Cette indépendance est absolue, elle ressort, sans qu'il persiste un doute, de tout l'ensemble des faits connus. Si l'opinion contraire a pu se faire jour et dominer un certain temps, c'est que le système nerveux joue un rôle prépondérant comme régulateur de la nutrition géniale. Ce fait seul suffisait, au temps de Morel, pour contrebalancer quelques indications discordantes. On ignorait, ou on oubliait, que les anomalies se constituent à une période précoce de la vie embryonnaire ; on admettait comme évident que le système nerveux a la même importance chez l'embryon que chez l'adulte ; on se refusait à croire que si ces anomalies résultaient d'une action corrélatrice sous la dépendance du système nerveux, elles devaient suivre certaines règles.

Bien que le système nerveux soit un vaste ensemble, les parties qui le constituent sont relativement indépendantes les unes des autres, de

¹³ Magnan et Legrain : *Les Dégénérés*. Paris, Rueff, 1895.

¹⁴ Et. Rabaud : *Pathogénie de la Pseudencéphalie et de l'Anencéphalie*. Nouvelle iconographie de la Salpêtrière, 1905.

sorte que l'on devrait constater une concordance précise entre certaines anomalies déterminées et certaines formes de dégénérescences. Or, à ce point de vue, c'est le désordre le mieux caractérisé. Cette simple observation aurait pu conduire à penser que l'anomalie ne traduit pas une action du système nerveux.

À côté des preuves indirectes, les preuves directes ne font pas défaut. Nous savons actuellement que si l'appareil cérébro-spinal domine l'organisation de l'adulte, cette influence prépondérante ne commence à s'exercer qu'assez tard. Nos connaissances sur ce point se sont accrues de toute une série de recherches expérimentales. Il en résulte de façon péremptoire que le système nerveux n'a pas plus d'importance, chez l'embryon et le fœtus, qu'une ébauche quelconque ; son action sur l'organisme est donc sensiblement négligeable, tant pour ce qui concerne la croissance que les différenciations histologiques.

Les expériences auxquelles je fais allusion tirent en partie leur valeur démonstrative du fait qu'elles ont eu pour sujet des larves vivant librement, dont la nutrition générale ne reçoit aucun secours de l'organisme maternel. De ce fait, on peut inférer, a priori, que les phénomènes doivent être très comparables chez les mammifères, chez l'homme en particulier, puisque, chez ces derniers, les substances alimentaires sont réparties toutes préparées dans l'organisme embryonnaire d'une façon absolument passive. Cette déduction *a priori* se trouve confirmée par des observations diverses faites chez le fœtus humain. La méningite la plus intense, par exemple, intervenant vers le 3^e mois de la vie intra-utérine, ne détermine aucune malformation ; les organes sont anatomiquement bien constitués et histologiquement sains. Or, on aurait pu croire que l'inflammation de l'axe cérébro-spinal étant particulièrement intense, l'action trophique du système nerveux se manifesterait avec évidence.

En fait, le système nerveux ne joue un rôle actif qu'après la naissance, lorsque l'individu se trouve réduit à ses seules ressources. Mais à ce moment, le développement morphologique est terminé, aucune malformation ne peut plus s'établir.

La notion des stigmates est donc totalement dépourvue de réalité ; elle résulte de vues incomplètes et de faits mal compris. M. Lombroso

s'en est emparé sans exercer à son sujet le moindre contrôle. Suivant la méthode qui lui est chère, il a cultivé, sous son couvert, la coïncidence et l'équivoque.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre V

La folie dans le génie

[Retour à la table des matières](#)

Ce curieux procédé de démonstration se retrouve sous des formes diverses lorsque, la nature dégénératrice du génie étant « établie » par l'existence des soi-disant signes physiques, l'auteur croit devoir montrer d'une façon plus directe les rapports étroits du génie et de la folie.

L'analogie la plus superficielle règne alors en maîtresse. « Rien ne ressemble plus à un fou en proie à un accès qu'un homme de génie qui médite ses conceptions et leur donne une forme. » Voilà une affirmation vraiment singulière et qu'il suffit de citer sans commentaires. Plus loin, nous apprenons que « l'inspiration se change en hallucination ; l'homme voit les objets que son imagination lui présente. »

Est-il besoin de faire remarquer l'étonnant instrument de recherche utilisé en l'occasion. le jeu de mots. Entre l'hallucination purement physique de l'aliéné, suivie d'interprétations délirantes, et l'extériorisation de la pensée de l'homme qui réfléchit, il y a tout un abîme. Moreau n'avait point commis une erreur aussi forte lorsqu'il parlait des hallucinations de Silvio Pellico ; il en avait simplement méconnu la cause.

On pourrait ainsi relever toute une série de « confusions » du même ordre et de commérages accueillis sans réserve, sous le couvert d'analogies grossières. Il est plus intéressant de suivre M. Lombroso dans la recherche de la folie dans le génie.

Le génie serait une épilepsie fruste ; chaque découverte équivaudrait à une attaque. Pour appuyer cette affirmation, on nous apprend que Montesquieu avait à ce point les pieds agités pendant le travail, qu'il imprimait des traces visibles sur le sol de son cabinet. Le fait est peut-être exact ; l'indication est toutefois insuffisante, et s'il n'était entendu a priori que le génie est une épilepsie légère, le diagnostic resterait fort incertain. On nous apprend aussi que nombre d'hommes de génie étaient affectés de tics variés : le tic devient aussitôt un signe d'épilepsie, - ce qui apparaîtra comme une affirmation malencontreuse à quiconque possède quelques notions sur la valeur propre des tics.

Cependant, il n'est pas toujours facile, même avec une méthode particulièrement élastique, de trouver partout et toujours des signes d'épilepsie, aussi douteux soient-ils. Peu importe ; l'auteur néglige aussitôt son assertion initiale : le génie n'est plus une épilepsie larvée, il peut être aussi de la mélancolie, de la folie du doute. Ces divers diagnostics sont d'ailleurs soutenus par les faits les moins probants, par les anecdotes les plus insignifiantes qui montrent simplement le parti pris présidant à la récolte des faits, l'oubli des notions le mieux établies. Mélancolie, folie du doute... autant d'étiquettes impressionnantes placées sur des documents tronqués, s'ajoutant à des affirmations sans preuve. M. Lombroso recueille au hasard un incident de la vie, l'isole afin de l'adapter à son système. La mélancolie dont il nous parle fut souvent, sans nul doute, la dépression passagère consécutive à un travail prolongé, à une concentration d'esprit intense ; elle fut souvent, en somme, une simple fatigue cérébrale à laquelle n'échappe aucun travailleur. De même, la « folie du doute » peut être aussi bien l'hésitation de l'esprit critique qui aperçoit les points faibles d'une conception. Comment décider, au surplus, sur les indications concises et incomplètes que l'auteur nous fournit ? Comment a-t-il pu décider lui-même, étant donnée la manière hâtive dont il se documente ?

Du reste, s'il était démontré que les manifestations mentales en question sont vraiment comparables à des troubles morbides, cela prouverait simplement que certains individus d'intelligence supérieure furent, par surcroît, aliénés dans une certaine mesure. Il resterait à établir que la supériorité intellectuelle est nécessairement liée à la folie, que toutes deux dérivent d'un état initial, la dégénérescence. Or, nous ne constatons et M. Lombroso ne nous laisse soupçonner que la coïncidence, ce qui est insuffisant pour affirmer la communauté d'origine.

La question méritait cependant d'être examinée avec soin, car il y a eu, le fait n'est point douteux, des hommes de génie atteints de démence. Si l'on écrit l'histoire à la façon de l'aliéniste italien, la conclusion s'impose. Mais le procédé est un peu simpliste. Pour établir les rapports de l'état intellectuel et de l'état mental, il n'est pas possible de s'en tenir aux indications fantaisistes de M. Lombroso. Tout dans son œuvre est sujet à caution ; tout est à contrôler, les faits en eux-mêmes et leur valeur relative, car tout est savamment ordonné pour donner l'illusion d'une thèse scientifiquement démontrée. Ce qu'il faut, c'est procéder à une analyse exacte des phénomènes. Nous ne pouvons, à cet égard, passer en revue les nombreux - trop nombreux - exemples fournis par M. Lombroso ; la vérification nécessaire en est le plus souvent impossible, les exemples ayant trait à des hommes dont l'histoire n'a guère conservé que des données isolées, qui tirent peut-être de leur isolement une signification inexacte. Un cas bien étudié nous suffira, à la fois pour apprécier la documentation de M. Lombroso, la façon dont il maltraite l'histoire la mieux établie et pour saisir les rapports vrais du génie et de la folie. Voici, par exemple, le cas d'Auguste Comte, homme de génie qui fut vraiment aliéné. M. Lombroso le traite en dix lignes :

Auguste Comte fut fou pendant dix *ans*. Aussitôt guéri, il répudie sa femme *sans motif*. Il prophétise qu'il *sera* un jour possible à la femme de se féconder sans le secours de l'homme. Il se crut apôtre et pontife.

Comment douter, après une semblable accumulation de « preuves », que le génie et la folie ne dérivent d'une source commune ? Fort heureusement nous possédons sur Auguste Comte des renseignements circonstanciés ; son œuvre est à notre portée ; il nous est loisible de la

fouiller. Sa vie nous est connue dans ses moindres détails. Ce que M. Lombroso n'a pas pris le temps de faire, d'autres l'ont fait ; nous devons, en particulier, à M. Georges Dumas ¹⁵ une analyse très serrée, très documentée de la vie d'Auguste Comte envisagée au point de vue psychologique. Il en ressort une idée d'ensemble qui s'accorde mal avec les conclusions sommaires de l'aliéniste italien. Celui-ci exécute Auguste Comte en dix lignes et ces dix lignes ne renferment pas moins de *cinq* erreurs. Comte fut fou *huit* mois et non *dix* ans. Outre-geusement trompé par sa femme, il refuse de la recevoir, lorsque, après une *quatrième* fugue, elle prétendait réintégrer le domicile conjugal. Cette séparation définitive eut lieu, non pas *aussitôt* après la guérison, mais de *longues années* après. Quant à la *prophétie* que M. Lombroso impute à Comte, elle n'existe que dans l'imagination de l'auteur italien. Comte n'a rien prophétisé de semblable ; il a exprimé un désir, à titre d'utopie.

L'imputation de M. Lombroso n'est pas simplement une erreur de fait ; elle constitue la preuve flagrante que l'auteur italien se contente d'aperçus superficiels, grâce auxquels les faits se transforment et s'adaptent à l'idée préconçue. La déformation est peut-être inconsciente ; elle n'en est que plus grave, car elle est alors le produit d'un esprit enfermé dans un parti-pris. Lorsque on recherche dans l'œuvre d'Auguste Comte la soi-disant prophétie, qui serait évidemment ridicule et témoignerait d'un état mental singulier, on n'y trouve qu'une simple utopie, et *présentée comme telle*, touchant le rôle de la femme dans l'humanité ; j'en emprunte l'exposé au livre de M. Georges Dumas.

« L'office de la femme, s'il pouvait s'accomplir sans la participation de l'homme, deviendrait, pensait Auguste Comte, plus noble, plus altruiste, et se transformerait en fonction collective, « tant par son origine et son exercice que d'après son résultat ¹⁶ ». La femme, libre de créer, d'élever ses enfants pour l'humanité, et affranchie en même temps des brutalités de l'instinct, l'amour égoïste de la chair réprimé et anéanti, tel est le rêve que Comte ose faire, et c'est pourquoi il croit

¹⁵ Georges Dumas, *Psychologie de deux messies positivistes*. Paris, Félix Alcan, 1905.

¹⁶ Auguste Comte, *Pol. pos.*, IV, 68.

pouvoir proposer à titre d'hypothèse, il est vrai, et de *simple vœu*, la théorie de la vierge-mère : « Si l'appareil masculin ne contribue, dit-il, à notre génération que d'après une simple excitation, dérivée de la destination organique, on conçoit la possibilité de remplacer un stimulant par au ou plusieurs autres dont la femme disposera librement. »

Ainsi, il n'y a point prophétie absurde d'un vulgaire aliéné, mais expression d'un rêve, à la réalisation duquel Comte ne croit pas. Faut-il ajouter que les expériences de parthénogénèse expérimentale, qui ont mis récemment en lumière l'action fécondante d'excitants inertes sur les oeufs d'animaux inférieurs, donnent comme un début de réalisation à ce rêve et lui donnent la valeur d'une impressionnante intuition ?

L'intuition, d'ailleurs, n'est pas la manifestation d'une pensée incohérente ; elle fait corps avec l'ensemble d'une doctrine dont elle est la conséquence logique. « Cette théorie, dit Comte, devient ici le complément de celle de la religion, en résumant l'unité réelle par une limite idéale où viennent spécialement converger les vœux, les projets et les tentatives propres au perfectionnement continu de notre triple nature (physique, intellectuelle et morale) ¹⁷. »

Rien ne nous autorise donc à prétendre que la folie dont fut atteint le fondateur du positivisme a pris une part quelconque à l'édification de son œuvre.

Trouverons-nous cette intervention de la folie dans la confiance et la foi que Comte avait en lui ? Pas davantage. Cette confiance et cette foi ont leur source commune dans la conscience qu'il avait de son intelligence. Ce n'est point de la mégalomanie. Il ne se prend ni pour un homme providentiel ni pour un dieu, mais il construit un système qu'il estime nécessaire d'imposer. Au fond, son orgueil est justifié et ce n'est point là l'orgueil du mégalomane. « L'homme qui a systématisé toutes les sciences connues de son temps, fondé la sociologie, formulé les principes de la synthèse subjective, compris le rôle organisateur

¹⁷ Auguste Comte, *Pol. pos.*, IX, 275.

que pouvait jouer la science ¹⁸ », cet homme ne saurait être taxé de mégalomanie.

Si, comme il y a lieu de le craindre, tous les cas recueillis par M. Lombroso présentent le même degré d'exactitude que celui d'Auguste Comte, nous pouvons, une fois de plus, juger de la valeur des conclusions. La légèreté de la documentation est d'autant plus grave que le cas d'Auguste Comte, soumis à une stricte analyse, met précisément sur la voie de la connaissance exacte des rapports du génie avec la folie.

Comte, en effet, fut atteint d'un accès maniaque qui détermina son internement dans une maison de santé pendant huit mois. La convalescence dura dix mois, et ce n'est qu'au bout d'un an et demi que le malade fut en état de reprendre son travail. Au cours de son existence, il eut quelques menaces de rechute ; il redoutait d'ailleurs un retour offensif de la maladie et se soumettait, pour l'éviter, à une étroite hygiène intellectuelle et physique. De quelle manière sont alliés l'état maladif du système nerveux et l'organisation intellectuelle supérieure ? Leurs relations sont-elles de cause à effet, ou bien au contraire les tendances morbides ont-elles gêné les manifestations intellectuelles ?

À cet égard, les renseignements sont précis. La vie intellectuelle de Comte est entrecoupée d'arrêts plus ou moins longs ; dès que son labeur a provoqué un certain degré de fatigue, la pensée se voile, une crise devient imminente, le repos s'impose. La névropathie intervient manifestement comme une entrave - et si l'entrave n'est pas toujours absolue, toujours néanmoins sa présence se fait sentir, il faut compter avec elle. Un fait est ainsi mis hors de doute : la dégénérescence supprime ou atténue les manifestations du génie, elle ne les crée SOUS aucune forme, elle ne leur ajoute rien. La suppression ou l'atténuation peut être simplement temporaire ; chez Auguste Comte, entre chaque accès ou menace d'accès, la pensée reprend son cours interrompu, le système se déroule logiquement, sans qu'un détail, sans qu'une conception particulière trahisse un fléchissement. Ce système explique

¹⁸ Georges Dumas, op. cit.

aussi bien l'orgueil et les prétendues prophéties. L'oeuvre est coordonnée, cette oeuvre est une, quoi qu'on en ait dit sur la foi de Littré ¹⁹.

Sans doute, il vient un moment où la dégénérescence reprend le dessus et domine définitivement. Mais alors la vigueur de la pensée autant que la force de la volonté disparaissent, Comte s'enfonce dans un mysticisme étrange. C'est ici que l'oeuvre s'arrête. Et nous voyons bien ainsi les relations vraies de la dégénérescence et du génie : ces relations sont de simple coexistence. On peut séparer la dégénérescence du génie, on peut constater l'action de la première sur le second, action d'arrêt longtemps intermittente.

Le cas d'Auguste Comte n'est certainement pas isolé. Si nous étions suffisamment documentés pour analyser à fond les exemples cités à la hâte par M. Lombroso, tous ceux où la dégénérescence s'allie véritablement à la supériorité intellectuelle nous conduiraient certainement à des résultats comparables. Le génie ne peut être rapproché de la folie qu'en mettant ensemble des données contradictoires, en généralisant faussement sur des cas mal étudiés ou mal compris, qu'en accordant du génie à des individualités qui n'avaient même pas de talent.

L'analyse exacte, complète et impartiale, la critique serrée des sujets et des faits conduit nécessairement à des résultats opposés.

¹⁹ Georges Dumas, op. cit.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre VI

Le génie dans la folie

[Retour à la table des matières](#)

La manière de M. Lombroso revêt un autre aspect lorsqu'il veut démontrer que les fous, parce que dégénérés, ont des éclairs de génie. La folie procurerait une génialité temporaire, par surexcitation de l'intelligence, suivant la thèse de Moreau.

La démonstration s'appuie sans doute sur des faits, - dont nous verrons la valeur, - mais elle s'appuie aussi sur l'autorité d'hommes compétents tels que... Charles Nodier et Théophile Gautier. En outre, M. Lombroso feint d'ajouter foi aux légendes qui nous montrent des paysans illettrés faisant des vers latins ou parlant une langue inconnue d'eux, un ignorant devenu subitement fou et mathématicien. Passant à des faits plus précis, M. Lombroso cite des productions d'aliénés. Vraiment, la précision dont nous étions privés jusqu'ici n'est guère favorable au système ; il faut être doué d'une dose incroyable de bienveillance pour accorder du génie, voire même du talent, à des productions dont voici un spécimen pris au hasard :

« Pourquoi le maître de l'univers ne m'a-t-il pas ouvert mon tombeau dans ma brillante jeunesse ? Pourquoi, en même temps, ne m'a-t-il pas éloigné de toi, puisque tu ne m'aimais pas et que je fais ton malheur ?

« Pourquoi suis-je devenue mère ? Pour être malheureuse, plus que malheureuse, abandonner mes enfants qui me sont si chers... Pourquoi me hais-tu ? Quand je serais les pieds dans l'huile bouillante, je dirais encore : Je t'aime !...

« Pourquoi ne m'as-tu pas laissée mourir ? Tu serais heureux, et moi mes maux seraient finis... Mes chers enfants, avec leurs jeux, viendraient s'asseoir sur ma tombe. Je serais encore près d'eux, je les entendrais encore dans le sombre tombeau dire : voilà notre mère !... »

Un aliéniste reconnaîtra là l'une de ces productions que commettent journallement les pensionnaires des asiles. L'invention y fait place à la déclamation banale.

C'est qu'en vérité l'activité intellectuelle des excités n'est qu'une apparence ; elle se réduit à un délire alimenté de quelques pauvres idées qui reviennent alternativement toujours identiques à elles-mêmes. Qu'il fasse de la prose ou des vers, le fou n'est pas original au sens élevé du mot. Or, au dire de M. Lombroso, l'originalité « se développe parce que l'imagination, libre de toute contrainte, permet des créations devant lesquelles un esprit trop calculateur reculerait par crainte de l'absurde ». En réalité, l'imagination de l'aliéné se meut dans de très étroites limites ; l'inattendu de ses « conceptions » relève généralement du calembour ou de l'assonance ; cet inattendu est absurde et ne ressemble ni de près ni de loin à une œuvre de génie. C'est donc à la faveur d'une lointaine et très grossière analogie que M. Lombroso établit un rapprochement monstrueux entre les élucubrations de l'aliéné et les productions de l'homme supérieur.

Au surplus, il n'a pas su ou voulu établir des distinctions précises parmi les exemples présentés. Quelques-unes des œuvres dont il nous parle ne sont pas dénuées de toute valeur : il serait seulement important de savoir ce dont les auteurs de ces œuvres étaient capables avant que d'être atteints de folie. Peut-être apprendrions-nous que, comme

cela arrive souvent, leur talent, indépendant, par son origine, de leur maladie, a fléchi sensiblement depuis l'invasion de l'état morbide. Dans l'ensemble, ce pauvre chapitre ne renferme rien, absolument rien qui donne le moindre appui au système de M. Lombroso.

Cet appui, nous ne le trouvons pas davantage en considérant une catégorie spéciale d'individus : les *mattoïdes* ou individus à tempérament voisin de la folie. Cette catégorie, spécialement inventée par M. Lombroso, renferme des cas disparates :

Des débiles, vaniteux, prétentieux sans idées, qui inventent le mouvement perpétuel ou les « maladies elliptiques » ;

Des persécutés qui se croient le centre de l'univers ;

Des déséquilibrés qui ne sont pas des fous et peuvent être classés comme génies ratés.

Tout cela n'est en somme qu'un ramassis péniblement effectué de faits mal étudiés, de documents tronqués ou incompris. Il serait oiseux d'y insister davantage.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre VII

Le génie et la loi du balancement organique

[Retour à la table des matières](#)

M. Lombroso a peut-être senti tout ce que le système dont il se fait le protagoniste soulevait de difficultés. Malgré la tranquille audace qu'il déploie pour entraîner la conviction du lecteur, M. Lombroso a dû se dire qu'il était difficile de faire considérer comme un cerveau dégénéré le cerveau d'un homme de génie. Longtemps, il a dû se contenter d'user des artifices que nous venons de relever et qui tenaient tous, très nettement, à cette démonstration. Cependant, il cherchait toujours la preuve péremptoire qui devait persuader les plus récalcitrants. Ce qu'il fallait trouver, c'étaient « des bases atavistiques à la théorie dégénérative du génie ». M. Lombroso jette alors un regard d'ensemble sur les êtres vivants et la lumière se fait dans son esprit. Il reconnaît, avec Schopenhauer, « que, dès l'apparition même de la vie organique, on entrevoit l'ombre de la pensée ». Cette pensée évolue et se développe, tandis que le système nerveux s'hyperplasia, pour acquérir, chez l'homme, son complet épanouissement. Or, à tout organe qui s'hyperplasia doit correspondre un organe qui s'atrophie ; lorsque

l'activité psychique atteint son plus haut degré, elle doit « s'associer à de profondes lésions organiques ». La « loi » du balancement organique reçoit une application inattendue.

Où est la « lésion organique » ? Parmi les tares dégénératives que M. Lombroso s'est appliqué à mettre en lumière, il en est une qui domine, qui est vraiment adéquate au génie, c'est... la stérilité. En remontant l'échelle des êtres, nous constatons un balancement non douteux entre l'intelligence et la fécondité. La fécondité des espèces les moins intelligentes est considérable. Les poissons nous fournissent, à cet égard, de remarquables exemples. Les oiseaux, « ayant un cerveau plus développé et une plus grande intelligence, sont moins féconds ». Chez les mammifères, « les plus stupides ont le plus de fécondité ; - par contre, les mieux doués - parmi lesquels figurent, on ne sait pourquoi, le Dauphin et la Baleine - ont une progéniture peu abondante. Enfin les nègres sont plus féconds que les blancs.

« Mais la preuve la plus complète de cet antatagonisme, on la trouve dans le merveilleux monde des névroptères et des hyménoptères sociaux, où, à mesure que l'intelligence s'élève à un niveau extraordinaire, presque humain, la fécondité cesse tout à coup ». Chez eux, comme on le sait, les individus qui travaillent « constituent une espèce à part dans la même famille, composée de femelles absolument stériles avec des organes nerveux hypertrophiés. Tandis que les vrais mâles et les vraies femelles, qui conservent l'activité sexuelle et le développement normal de leurs organes, ne montrent qu'une faible intelligence ».

Cet exposé a pour nous un premier mérite, celui de conduire M. Lombroso à établir une relation entre la masse cérébrale et la supériorité intellectuelle. Il en a un second, beaucoup plus important, c'est qu'il sape par la base le système tout entier.

Observons, en effet, que cette conclusion tardive contredit complètement les prémisses. Durant 537 pages, tout tendait à nous faire croire - et telle était bien la pensée de l'auteur, - que le génie résultait d'une dégénérescence du cerveau lui-même. Voici maintenant que le cerveau est hyperplasié par suite d'une évolution progressive ; c'est donc un cerveau sain par *définition*. La « dégénérescence » porte sur

d'autres organes, sur les organes sexuels ; elle est la conséquence de l'hyperplasie cérébrale : le génie n'est donc plus un effet de la dégénérescence, il devient la cause de la déchéance de l'organisme. On ne pouvait rêver système plus incohérent.

Ce point de vue nouveau, que M. Lombroso n'a sans doute point aperçu, est d'ailleurs aussi peu exact que le précédent. On peut apercevoir les mêmes procédés de documentation superficielle, de réflexion hâtive que ne tempère aucun esprit critique. Les exemples qui nous sont offerts n'affectent avec la question aucun rapport particulier. Est-il besoin de faire remarquer que le fait d'avoir une progéniture limitée n'implique nullement une tare dégénérative des organes sexuels ? que cette limitation tient à des actions multiples d'où résulte une adaptation dans tel ou tel sens ? que, de même, la multiplicité des œufs résulte de conditions spéciales où le système nerveux n'a rien à voir ? et qu'enfin la stérilité des fourmis et abeilles ouvrières relève de facteurs incidents qui n'ont pas donné à ces êtres une intelligence sensiblement supérieure à celle de certains hyménoptères solitaires ? Peut-être même pourra-t-on relever, chez quelques-uns de ces derniers, une sorte d'initiative personnelle qui a disparu dans une large mesure chez les insectes sociaux, sous l'influence même de la vie sociale.

En dehors de ces « erreurs », qu'il était utile de mettre en relief, il en est une autre plus grave : c'est la confusion, inconsciente ou voulue, entre dégénérescence et régression. Ces deux mots ne sont pas synonymes, bien loin de là. Le terme de dégénérescence s'applique à une altération anatomique d'un tissu déterminé, altération qui constitue une maladie. Le degré de l'altération peut être extrêmement faible, inappréciable par nos moyens actuels d'investigation ; il ne porte pas nécessairement une atteinte marquée à l'activité de l'organe intéressé, et le seul signe à peu près net par lequel il se révèle parfois est une faible résistance à la fatigue. Intéressant le cerveau, la dégénérescence se rencontre chez des individus intelligents. Par sa nature même, la dégénérescence est un état anatomique essentiellement instable dont la tendance la plus ordinaire est d'évoluer vers la désintégration complète. Il suit de là qu'un dégénéré mental n'évitera qu'avec peine les accès délirants passagers ou chroniques. Tout aliéné peut avoir été au début un dégénéré.

La régression est un tout autre phénomène ; c'est un arrêt de développement ou de croissance qui frappe un organe *en laissant intacte l'intégrité même du tissu* ; elle s'établit d'ordinaire avec lenteur au cours de plusieurs générations et finit par faire de l'organe intéressé un rudiment tout à fait inutilisable pour l'individu. La régression résulte donc, à proprement parler, non pas d'un arrêt, mais *d'une succession d'arrêts* de développement ou de croissance frappant l'organe homologue chez plusieurs individus descendant les uns des autres. Un très bel exemple de ce phénomène nous est fourni par l'œil de la taupe. L'œil de la taupe adulte est extrêmement réduit quant à sa masse ; ce n'est plus qu'une petite sphère d'un millimètre à peine de diamètre, complètement dissimulée sous la peau. La structure de cet œil adulte correspond nettement à une phase embryonnaire, tant par la constitution de la rétine que par celle du cristallin dont les éléments n'ont pas atteint le terme ordinaire des différenciations. Suivant toute évidence, cet état s'est établi par degrés successifs : à chaque génération, le développement de l'œil est resté en arrière sur le développement acquis à la génération précédente. Néanmoins l'intégrité des tissus reste parfaite ; ces tissus ne tendent pas plus que les autres à dégénérer et à disparaître.

Le phénomène de régression, qui porte sur l'évolution de l'espèce (phylogénèse) plutôt que sur celle de l'individu (ontogénèse), est-il contrebalancé par l'hyperplasie d'un autre organe ? Le fait peut se produire, mais il n'est pas nécessaire ; et lorsqu'il se produit, rien ne prouve qu'il y ait une relation directe entre l'hypertrophie d'un côté et l'atrophie de l'autre.

Nous ne pourrions insister actuellement sur ces différents points sans nous écarter du sujet précis qui nous occupe. L'important était de marquer la différence de nature qui sépare régression et dégénérescence. La dégénérescence est une maladie, la régression un phénomène évolutif qui, par essence, n'intéresse nullement l'état de santé du tissu. La conséquence de ces notions précises découle d'elle-même : dans l'hypothèse où les hommes de génie seraient vraiment caractérisés par l'existence d'organes régressifs, cela n'établirait aucun rapport réel entre le génie et la dégénérescence. Nous avons indiqué, au sur-

plus, que rien ne prouve l'existence de ces organes régressifs, de la stérilité pour préciser, chez les hommes de génie.

Ainsi, quelle que soit la forme que revête le système de M. Lombroso, ce système apparaît comme singulièrement incohérent. Construit à la légère, soutenu par des matériaux choisis à la hâte et vaguement teintés d'une apparence documentaire, ce système ne soutient pas la discussion.

Le génie et les théories de M. Lombroso

Chapitre VIII

Qu'est-ce que le génie ?

[Retour à la table des matières](#)

La question du génie présente cependant un certain intérêt ; il ne serait pas déplacé de rechercher comment on peut la comprendre. Certes, à l'heure actuelle, nous nous trouvons dans l'impossibilité absolue de donner une solution définitive ; nous pouvons toutefois, nous aidant de secours divers, tenter d'ébaucher -une solution provisoire.

Nous devons, au préalable, nous enquérir d'un critérium qui permette de limiter le sujet, d'exclure du groupe fort restreint des hommes de génie la foule de tous ceux qui ont produit, parfois avec un talent honorable, mais sans incontestable supériorité. Ce critérium, nous ne pourrions le trouver qu'en dégagant des oeuvres les plus diverses une caractéristique générale. Or, l'observation dirigée dans ce sens conduit à la définition donnée par Laplace et que M. Lombroso aurait dû méditer. M. Lombroso s'en tient au caractère de l'originalité, et cela lui permet d'accorder du génie à quiconque se singularise par le costume, l'allure générale ou des productions incohérentes. L'originalité, sans doute, est la marque du génie, mais ce mot prend alors un sens tout à fait précis : il faut l'entendre, avec Laplace, comme résultant du rap-

prochement d'idées *susceptibles de se joindre* et qui étaient isolées jusqu'alors. Si cette conjonction d'idées isolées est inattendue pour le commun, elle n'en est pas moins légitime, elle n'en est pas moins féconde, et cela distingue cette originalité des associations baroques, absurdes, dont une foule d'individus aliénés ou déséquilibrés nous donnent le spectacle. Les rapprochements inattendus, mais légitimes, du génie relèvent de l'invention guidée, canalisée par une réflexion, par un esprit critique aiguisés ; si l'invention est spontanée en apparence, elle découle, en réalité, d'un travail permanent. Et quand on dit que les associations originales abondent chez les fous, on établit une confusion entre deux phénomènes de nature différente sous le couvert d'un terme éminemment imprécis ; car, chez l'aliéné, les associations sont dans les mots, à la faveur de consonances, d'allitérations ; c'est un délire incohérent. Si parfois le délire est systématisé, la pauvreté de l'invention traduit la pauvreté des associations.

Ces considérations physiologiques s'accordent aisément avec nos connaissances anatomiques. Rappelons, auparavant, la constitution générale du système nerveux cérébral. Celui-ci renferme des éléments cellulaires qui sont les éléments actifs emmagasinant les images, les élaborant et les conservant. Ces éléments sont en relations avec l'extérieur grâce à de longs prolongements, *les fibres de projection*, qui se terminent à la périphérie du corps : les cellules perçoivent ainsi les diverses excitations du milieu. Les éléments nerveux entrent également en relation les uns avec les autres au moyen d'autres prolongements, *les fibres d'association*. Chaque groupe de fibres a son importance et son domaine propres. Par les premiers, l'individu entre en contact avec le dehors. il en reçoit des excitations de tous les ordres et il appréciera d'autant mieux les qualités du milieu ambiant que la sensibilité de ses fibres de projection sera plus aiguisée. Par les secondes, les excitations perçues et transformées s'associeront les unes avec les autres ; de l'association jailliront des images, des idées : à la richesse de ces fibres d'association correspond la puissance de l'intelligence. On observe, en effet, en suivant l'échelle des vertébrés, que les fibres de projection existent quasiment seules au degré le plus inférieur ; que les fibres d'association se multiplient au fur et à mesure que l'intelligence se développe. Par déduction légitime, nous devons nécessairement admettre que c'est encore à ces fibres d'association qu'il convient d'imputer la supériorité intellectuelle considérée chez l'homme. Plus la

complexité du réseau d'association sera grande, plus facile sera l'évocation des images, plus nombreux seront les rapprochements entre images en apparence incompatibles, plus puissant aussi sera l'esprit critique, qui peut se concevoir comme une vue large du sens et de la portée des associations ou, si l'on veut, comme la fédération d'associations primaires. Il y a plus ; la complexité du réseau n'entre peut-être pas seule en jeu et il semble bien qu'il faille aussi tenir compte de sa disposition générale : nous pouvons concevoir, d'un côté, la multiplicité de fibres d'association et, de l'autre, leur disposition anormale permettant des connexions inaccoutumées entre diverses parties du cerveau.

L'observation directe de cette architecture anatomique anormale est, il faut le reconnaître, tout à fait au-dessus de nos moyens actuels d'investigation ; nos renseignements sont bornés à la connaissance assez superficielle du trajet des diverses fibres. Mais, en l'absence de données directes, les phénomènes psychologiques fournissent d'utiles indications. Or, nous constatons qu'il existe certaines associations d'idées, certaines conceptions courantes répondant à un équilibre mental commun, à un jugement sain des faits ordinaires de la vie. Cet équilibre mental moyen correspond, selon toute évidence, à une certaine quantité et à une certaine disposition des fibres d'association. Par voie de conséquence, il devient légitime d'admettre que les formes mentales différentes de l'équilibre moyen correspondent à une modification dans la quantité ou le groupement de ces mêmes fibres.

Ici intervient une distinction nécessaire, sur laquelle on ne saurait trop attirer l'attention.

Si nous considérons une modification simple du réseau d'association, sans une complexité plus grande de ce réseau, le résultat fonctionnel s'écartera sensiblement de l'équilibre mental moyen. Ce résultat fonctionnel n'atteindra pas un équilibre que l'on puisse qualifier de supérieur ; nous assisterons simplement à des actes étranges, à des conceptions inattendues indiquant des associations d'idées bizarres, souvent systématisées et répondant à une certaine logique interne, Ces manifestations s'observeront durant la vie tout entière de l'individu, elles seront permanentes, sans marquer aucune tendance à se modifier avec l'âge, ni en mieux, ni en plus mal. Ce sont des manifestations

anormales et nullement morbides, n'ayant avec l'aliénation qu'une vague, très vague analogie, en différant essentiellement par leur nature et leur origine. Anormales, ces manifestations dérivent d'une disposition spéciale du réseau d'association, de relations inaccoutumées entre divers centres cérébraux ; il s'en suit une *déséquilibration* qui n'est point l'aliénation.

À côté de ces variations du système nerveux aboutissant à la vision fautive des phénomènes, il en est d'autres dont les résultats physiologiques sont entièrement différents. Les variations génétiques peuvent être telles que si l'activité mentale est inattendue, si elle paraît étrange relativement à la normale, cette activité n'en est pas moins empreinte d'une logique véritable. De ce qu'un cerveau normal ne peut concevoir certains rapports, ni se livrer à certaines inductions ou déductions, il ne s'en suit pas nécessairement que les relations qu'il conçoit, les inductions dont il est capable soient les seules bonnes ou les seules possibles. Nous concevons alors le génie comme résultant de dispositions anatomiques anormales par la richesse du réseau d'associations et le sens des connexions.

Cette conclusion demande à être complétée par quelques autres considérations.

Il semble au premier abord que la conséquence nécessaire de la complexité cérébrale qui fait le génie soit un poids cérébral sensiblement supérieur à la moyenne. Les pesées faites à diverses reprises parlent, en partie, dans ce sens ; mais toutes ne sont pas absolument concordantes et l'on constate des divergences assez sensibles. Ces divergences, cependant, sont certainement plus apparentes que réelles : le plus ordinairement, on a pesé le cerveau seul en négligeant le poids total de l'individu, et l'on a ainsi disserté sur un chiffre absolu qui, en soi, n'a qu'une signification fort imprécise. N'oublions pas, en effet, que, dans la constitution du cerveau, entrent toutes les fibres de projection qui vont s'épanouir à la périphérie : ces fibres seront évidemment d'autant plus nombreuses que la surface du corps sera plus grande. M. Manouvrier a montré qu'il fallait tenir compte, à cet égard, à la fois de la taille et de la carrure.

On aperçoit aussitôt que le cerveau d'un individu de grande taille et de forte carrure sera un cerveau pesant, en poids absolu, par cela même qu'il renferme de nombreuses fibres de projection, mais pourra être un cerveau léger, en poids relatif, par la faible quantité des fibres d'association. Inversement, le poids cérébral d'un homme de génie de petite taille et de faible carrure pourra ne pas dépasser la moyenne ; dans ce cas, le poids sera dû en majeure partie aux fibres d'association, puisque l'étendue de la surface du corps n'exige qu'une quantité relativement restreinte de fibres de projection. Il convient donc d'envisager un poids relatif et non un poids absolu. Les pesées effectuées à ce point de vue précis ne sont qu'en petit nombre, de sorte que les chiffres actuellement connus n'ont pas une très grande valeur. M. Lombroso devait naturellement négliger cet important côté de la question, et cela lui a permis de mettre en regard des cerveaux d'hommes supérieurs et des cerveaux d'aliénés.

En outre, la supériorité intellectuelle ne saurait être envisagée en général ; on connaît des supériorités partielles, relatives aux branches les plus diverses des connaissances humaines, concordant avec une intelligence moyenne pour tout ce qui n'est pas la spécialité. Dans la mesure où les inductions sont permises en pareille matière, on peut supposer que la complexité cérébrale est également partielle²⁰. Dès lors en tenant compte des considérations de taille et de carrure, le poids relatif du cerveau pourra s'écarter à peine de la moyenne.

De toutes façons, c'est ce poids relatif qu'il importe d'envisager, et d'envisager par des procédés directs de mesure. On peut, à la rigueur, déduire le poids du tissu nerveux de la capacité crânienne, mais ce procédé indirect risque d'entraîner à de très grossières erreurs. Il n'y a pas, en effet, corrélation absolue entre la croissance du crâne et celle du cerveau ; diverses causes peuvent intervenir qui modifient l'une sans changer l'autre, et inversement. Cela dit pour indiquer que les comparaisons sur lesquelles M. Lombroso insiste à ce propos sont dénuées de valeur.

²⁰ Les faits connus de développement considérable de la troisième circonvolution frontale gauche coïncidant avec un cerveau moyen dans toutes les autres parties viennent à l'appui de cette manière de voir. Du vivant de l'individu, on avait constaté soit un véritable talent oratoire, soit une simple loquacité.

Ces considérations relatives au poids de l'encéphale montrent une partie des difficultés dont l'étude de la supériorité intellectuelle est enveloppée. Encore s'agit-il en l'espèce d'une catégorie de recherches positives où la mesure ne devrait laisser aucune place à l'interprétation. Aussitôt que l'on aborde la recherche des rapports qui pourront exister entre la supériorité intellectuelle et d'autres manifestations mentales, les difficultés s'accroissent. Si l'on ne veut tomber dans de grossières confusions, il est indispensable de procéder avec la plus grande prudence et d'établir des jalons conducteurs précis. Nous indiquons tout à l'heure, en effet, qu'il existe une certaine parenté d'origine entre les simples déséquilibrés et les hommes supérieurs. C'est une parenté d'ordre anatomique relative à une variation dans la constitution du réseau d'association. Mais il faut bien comprendre que le seul point commun réside dans le fait d'une constitution anormale ; il serait illogique de conclure que c'est la même constitution chez les uns comme chez les autres ; en fait, il *s'agit de variations diverses dans des sens différents ; or*, deux individus qui varient séparément peuvent aussi bien s'écarter que converger. Sur le terrain anatomique, la distinction est aussi précise que possible. Seulement, les manifestations psychologiques de deux cerveaux anormalement constitués ont nécessairement entre elles ce rapport qu'elles étonnent par leur inattendu, aussi bien que les manifestations d'un cerveau malade. Si, à l'imitation de M. Lombroso, on se contente de considérer l'inattendu, sans rechercher ce qu'il cache en réalité, il devient extrêmement facile de confondre dans un même bloc, génie, déséquilibration, aliénation ; la confusion une fois faite, il ne reste plus qu'à l'ériger en théorie par tous les moyens. Si, au contraire, nous nous livrons à une analyse réfléchie des diverses manifestations, nous trouvons, d'un côté, l'inattendu cohérent, logique, puissant et fécond - le rassemblement *d'idées* capables de s'associer, quoique d'ordinaire isolées ; de l'autre, l'inattendu saugrenu, vraiment et profondément stérile, le rassemblement *d'idées* que rien ne justifie ; - et en troisième lieu le délire pauvre, fait d'analogies dans les *mots*, où l'idée même ne joue aucun rôle. Les trois ordres de manifestations diffèrent essentiellement : les deux premières ont en commun d'être *anormales* chez des sujets *sains* ; les secondes appartiennent à des individus *malades* qui, de par ailleurs, peuvent être *normaux*.

C'est sur cette dernière considération que nous devons maintenant insister. Par une confusion fréquente, anormal est pris dans le sens de malade. Rien n'est plus inexact, nous l'avons vu. La théorie et la pratique nous obligent à reconnaître que des tissus anormalement disposés ne tirent pas une constitution morbide du simple fait de leur disposition. En principe, les tissus anormaux sont des tissus sains, au même titre que des tissus normaux ; par suite, considérée en soi, l'activité fonctionnelle des uns et des autres est strictement comparable. L'homme de génie n'est donc pas un homme malade pour la simple raison qu'il a du génie. La maladie est tout autre chose ; la dégénérescence congénitale ou acquise du système nerveux est, anatomiquement, une désintégration, très légère ou très grave à différents degrés, d'un tissu déterminé. La différence est essentielle et l'on se demande vainement pourquoi nombre de gens s'obstinent à ne pas la voir. La dégénérescence frappe le plus ordinairement des individus normalement constitués. Cette fréquence tient d'ailleurs, uniquement, à ce que les individus normaux sont le nombre, tandis que les individus anormaux constituent l'exception. Mais il n'est aucune raison qui empêche la dégénérescence de frapper un individu anormal. Si l'homme de génie n'est pas par essence un malade, il a autant de raisons qu'un homme normal d'être victime d'une atteinte morbide quelconque. Cette atteinte peut aussi bien être congénitale, et nous observerons alors cet antagonisme constant, que nous mettons en relief à propos d'Auguste Comte, entre la dégénérescence qui tend à annihiler l'activité cérébrale, et cette activité même qui ne demande qu'à se manifester. Observant ces manifestations morbides chez un homme supérieur, négligeant d'en rechercher la nature, M. Lombroso associe deux idées que rien ne rend susceptibles de s'allier ; il généralise et proclame que le génie est une dégénérescence. Et comme partout et chez tous un signe distinctif plus ou moins marqué est toujours facile à trouver en jugeant sur les apparences et en dissimulant les définitions, il donne à ce signe la valeur d'un signe de dégénérescence ; puis, par une application spéciale et exclusive, il montre chez les hommes de génie des dégénérescences de tous ordres, portant sur un tissu quelconque, sans souci du plus vulgaire bon sens. Même, il va plus loin : si décidément les données connues ne permettent pas de trouver un signe, un soupçon, une ombre de signe, il avance que ce signe existe, mais a été méconnu. Heureuse méthode qui facilite toutes choses...

En réalité, la question n'est pas simple. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que le génie n'a, en principe, rien à voir avec une maladie du cerveau ou d'ailleurs. Le génie résulte d'une anomalie du système cérébral, de la multiplicité des fibres d'associations constituant un réseau complexe. Pouvons-nous connaître la cause déterminante de ces phénomènes ? La rechercher serait oiseux, car nous ne pouvons tabler, à cet égard, que sur de simples hypothèses. Un travail utile dans cet ordre d'idées ne peut se faire que par la connaissance des circonstances extrêmement nombreuses qui entourent la naissance d'un homme de génie. Il faudrait mener l'enquête dans la famille, remonter peut-être assez haut. Dans tous les cas, nous ne saurions nous contenter des indications longuement fournies par M. Lombroso. On se demande, en particulier, en quoi le croisement de races détermine plus spécialement le génie ; et l'on ne peut s'arrêter sur la sénilité du père comme facteur du génie ²¹. Quelques-unes des causes invoquées sont purement ridicules ; tout spécialement celle qui consisterait en un traumatisme crânien subi dans le jeune âge : M. Lombroso accepte, sans discuter, des légendes au dire desquelles des enfants d'une intelligence faible seraient subitement devenus géniaux après fracture du crâne : c'est généralement le contraire qui se produit, quand la mort ne s'en suit pas. Nous ne pouvons qu'invoquer d'une manière générale une action du milieu intervenue sur le jeune être au cours de son développement. Aller plus loin et préciser davantage est tout à fait prématuré.

Ce côté de la question, comme la question du génie dans son ensemble, est extrêmement complexe. Nous ne prétendons pas l'avoir épuisée ; nous espérons simplement l'avoir placée sur son vrai terrain, en la débarrassant de tout le fatras d'analogies et de coïncidences au milieu duquel M. Lombroso l'a égarée comme à plaisir. Il est simplement curieux qu'un système aussi peu consistant ait pu être pris au sérieux un seul instant.

M. Lombroso remarque, quelque part dans son livre, qu'il fut l'objet de railleries, mais qu'il ne fut point honoré d'une critique sérieuse. Peut-être en conclut-il que son œuvre est au-dessus de la critique, et

²¹ Il n'est pas sans intérêt de relever que, parmi les exemples d'hommes de génie fils de pères vieux, M. Lombroso signale en première ligne Jésus-Christ !

cette pensée lui procure une agréable sérénité. Il est plus que probable que son oeuvre est apparue à quelques-uns comme un étrange fatras. Mais c'est le petit nombre. Dans le grand public, la théorie est devenue quasiment un dogme et M. Lombroso passe pour un maître éminent. C'est pourquoi il convenait de s'arrêter sur les productions de l'aliéniste italien et de les soumettre à une stricte analyse. On a pu voir à quels procédés il a recours pour appuyer et amplifier, pour faire sienne l'idée d'autrui. Car il n'a même pas le mérite de l'invention. Ce qui lui revient en propre, c'est l'amoncellement d'ignorances et d'erreurs, alliées et prenant corps sous l'effort d'une volonté puissante : mais au moindre choc, la combinaison éclate.

Fin du livre.